L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN 28 MARS 1851.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Liquidation.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 28 MARS.

☞ Pour le FEUILLETON, VOIR la seconde page.

AVIS JUDICIAIRES.

No. 234.—ACTE—Relatif à la publication des avis dans la paroisse d'Orléans.

SECTION 1re—*Il est décrété, &c.*—Qu'à dater du premier janvier mil huit cent cinquante et un, tous les avis qui seront publiés dans la paroisse d'Orléans en vertu d'aucune loi, ordre de Cour ou ordonnance municipale, devront l'être en français et en anglais, pour le nombre de fois et pendant le temps voulu par les lois existantes, dans un ou plusieurs journaux, le choix duquels appartiendra au défendeur dans les cas de saisie et vente, et aux parties intéressées dans les autres cas, ou au shérif ou tout autre officier, selon le cas, lorsque le défendeur ou les parties intéressées manqueront ou négligeront de faire leur propre choix. Bien entendu que tous les avis en français seront insérés dans un journal qui se publie en anglais et en français.

SECTION 2de—*Il est de plus décrété, &c.*—Que toutes lois ou parties de lois contraires au présent acte soient et demeurent abrogées.

Approuvé 20 mars 1850.

JOSEPH WALKER,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

PAUPERISME ET MENDICITE.

La mendicité longtemps inconnue aux Etats-Unis commence à y faire des progrès effrayans. Les villes sont encombrées de mendians et, pour ne citer que la Nlle Orléans, il est maintenant impossible d'y faire trente pas sans rencontrer une main qui vous implore. La charité des Orléanais est inépuisable, et les aumones recueillies ici par les indigens sont abondantes. Mais la générosité se lasse lorsqu'elle est sans cesse sollicitée et surtout lorsqu'elle a été souvent surprise par la tromperie. Aussi n'est-il pas rare de voir maintenant la foule passer indifférente à côté des malheureux qui étalent en vain sur le pave leurs haillons et leur misère.

C'est qu'il est fort difficile à cette heure de distinguer entre le pauvre digne de sympathie et le fourbe adroit qui se fait une industrie de la mendicité. Les exploiteurs de la charité publique sont très nombreux à la Nlle-Orléans. Leur impudence est telle que la plupart d'entre eux, jeunes gens robustes et vigoureux, ne cherchent même pas à dissimuler l'exubérance de leurs formes athlétiques sous des maladies d'emprunt et tendent audacieusement la main à de passans ouvrers qui reviennent de leurs ateliers épuisés de fatigue et ruinés de sueur. Combien de fois ces derniers, aimes généreusement qui ne savaient soupçonner une pareille humiliation, n'ont-ils pas abandonné leur salaire de la journée à ces vils comédiens de carrefour! Emus de compassion à la vue d'une misère qui n'existe qu'en apparence ils livrent à s'disputer faussement le produit de leurs rudes labeurs, tandis qu'ils s'imposent à eux-mêmes et à leurs familles les plus dures privations afin de rester honnêtes et de mériter l'estime de la société.

Voilà le mal auquel nous ne saurions trop engager les autorités à porter un remède prompt et efficace. La charité est une grande et belle chose, c'est un des plus nobles sentimens que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme, c'est la source sainte du devoûment et de l'abnégation, mais il ne faut pas qu'elle s'égare sur des êtres indignes qui n'en font un moyen d'exist-nce. Les misères vraies, l'indigence, le dénuement, les souffrances physiques laissent une empreinte de tristesse sur la figure de leurs victimes : ils les font jouer d'un cachet reconnaissable et les signalent entre tous par une pâleur maladive, un regard terne, des joues hâves et un teint flétri. Le reste peut être imité, et les haillons, la démarche feinte et pénible, la voix quinteuse et sont pas des indices certains de souffrance. Les vétérans qui se traînent courbés sur un bâton ne sont pas tous infirmes, et il est permis de soupçonner parfois la maternité des femmes qui tiennent suspendus à leurs mamelles taries des nourrissons equivoques et contrefaits. Toutes les pauvres ne sont pas non plus authentiques, et plus d'une coquette nauséabonde recouvre des charmes parfaitement sains et des muscles de fer. Ceci est une affaire de travestissement. Mais nous le répetons, la souffrance véritable, vive, poignante, la souffrance qui résulte de l'extrême pauvreté, des privations, de la maladie, ces angoisses mortaises, et force souvent de nobles âmes à recourir à la charité de la rue, cette souffrance-là ne se porte pas comme une guenille et se lit dans tous les traits de la victime. Oh! qu'il de pareils pauvres l'aumone soit abondante et l'humiliation légère ! Car ces déshérités ont un droit légitime au superflu du riche et à l'obole du prolétaire, et ceux qui refusent de leur donner sont coupables envers Dieu, coupables envers la société, coupables envers l'humanité dont ils violent les plus saintes prescriptions.

Il y a longtemps que la mendicité a été érigée à l'état de profession et que les sociétés en ont décrié l'interdiction. Ici plus qu'ailleurs elle devrait être défendue à cause de la facilité relative avec laquelle on peut se créer des moyens d'existence. En Europe, la mendicité est le résultat du paupérisme, et c'est de l'Europe que nous viennent la plupart des pauvres qui encombrent nos villes. Nous les accueillons en frères, mais nous serions criminels si nous ne songions pas à soulager leurs misères, si nous les laissions à recourir à la charité publique. Quant aux mendians de profession, qu'on leur fasse comprendre une sévère vérité.

Nous nous adressons à nos autorités pour arriver à ce double résultat, le seul approprié aux pays si étrangers où nous sommes, d'une part; et l'exemple donné aux indians de profession, de l'autre. Le Conseil de la Seconde Municipalité a pris à cet égard une initiative pour laquelle nous la louons sans réserve. Maintenant, il y a un peu plus d'un mois, une commission chargée de déliberer avec les Conseils des deux autres Municipalités et de Lafayette pour extirper le pauperisme de la Nouvelle-Orléans et aviser aux mesures que nécessite la présence dans notre rue et de Lafayette d'un grand nombre de pauvres digues d'être secourus.

Il serait temps que ces corporations dont il s'agit plus haut s'entendissent pour réaliser le but des résolutions de la Seconde Municipalité. Les émigrans continuent à affluer dans notre pays; des courtiers rapaces qui exploitent l'indigence entassent sur de mechans navires des centaines de malheureux que la mort decime pendant la traversée. Les autres arrivent parmi nous exténués par la maladie et la souffrance et sans la moindre ressource. Mettons un terme à ces importations de cargaisons humaines qui changent nos villes en lazarets et dont de sordides spéculateurs sont seuls à bénéficier.

Quant aux pauvres qui viennent parmi nous chercher du travail et une existence honorable, soulageons leur intention un Asile où ils puissent trouver un refuge contre la misère et la maladie et où ils aient tant qu'ils ne soient familiarisés avec notre pays et qu'ils ne soient créés une occupation que conque. Un pareil Asile ne coûterait rien au trésor public, car il serait facile d'y organiser le travail et d'y astreindre les hôtes de chaque nation à des secours.

Le temps que ces corporations dont il s'agit plus haut s'entendissent pour réaliser le but des résolutions de la Seconde Municipalité!